

**EXTRAIT 1**

Dans l'attente on entend la musique, elle crie elle aussi, des mots arabes, des sons électriques et martelés qui cognent qui cognent, encore qui cognent, des cris qui ne s'écourent pas tous, qui sont là dans l'autre bruit, le bruit dans le bruit. Le haut-parleur la déforme et la projette hors des rayures de la fenêtre, de son encadrement, elle n'attend pas ne s'installe pas elle disparaît avec le reste, ce qu'il n'est plus d'usage de nommer tant la prison s'en est emparée, le reste encore lourd qui s'éloigne à la mesure des jours retenus ici, le reste, l'amas, le fatras, tout qui se confond dans l'amour et l'oubli, la musique disparaît donc avec le reste là même où on la désire et la met en marche, là même où on la choisit, elle s'enfuit hors de la cellule. Et puis le silence et le vent qui excitent et bercent les parcelles de sacs plastiques perdus en plein vol, venus s'empaler et s'élimer dans l'usure sur les rouleaux de fils barbelés. Elles les recouvrent alors. De leur concentration s'échappent des frémissements, des soupirs en réaction aux rafales successives mais elles ne s'envolent surtout pas. Clouées au métal, dénaturées, assassinées. Elles ne s'envolent pas, où iraient-elles dans cet état, dans cette déchirure ? Quelle vie après les barbelés ? Elles en portent les stigmates, la blessure éternelle. Trop lacérées, trop entamées. La justice, elle t'entame, c'est sûr. Longtemps on attend. Les portes tardent à s'ouvrir, ne s'ouvrent pas. Ils réitérent leurs demandes, ne font que ça jusqu'à n'être que dans la demande, dans l'attente de leur demande. Les portes ne s'ouvrent pas. Alors à coups de pieds, de poings, de tête, à coups de tête dans la porte ils appellent et crient. C'est à ce prix parfois qu'ils accèdent à leurs demandes, affronter la porte implacable et muette, la caresser et s'y blesser. Et s'y perdre. Ouvertes, fermées, entrebâillées : passage obligatoire pour tout libérable. Dès le matin, porte de bois ! Lumière pour t'ouvrir, sans toi pas de douche. Porte de sécurité, toi et ton œilleton qui me narguent dès le soir venu, porte boîte aux lettres. Quand je rentre le soir, porte pour les bruits de la nuit. Porte pour les buts de l'OM, porte pour expulser ma haine, frapper jusqu'à épuisement pour crier ma détresse, enfin bientôt portes de la liberté. Chez moi, porte pour oublier les clés. Il faut sortir. À tout prix oublier un peu la cellule, suivre des cours. Suivre des cours. Pour la RPS (remise de peine supplémentaire) bien sûr mais aussi pour entendre l'extérieur, le sentir, avoir la preuve – par mouvements, par passages – qu'il existe encore, pas encore confondu avec ici, là où l'on est suspendu. Un jour on sortira. On est entré, on sortira. Poser des questions, se

renseigner, savoir dehors, reconnaître dehors, penser dehors, surveiller dehors : il fait beau dehors ? Les gens commencent à sortir ? Il y a déjà du monde à la mer, tu t'es baigné, est-ce que tu te baignes avant l'été quand l'eau est toujours froide, coupante et brûle ton corps quand tu sors, tu te baignes ? Avant qu'ils n'arrivent on les entend : une seule voix grave et diffuse, sans modulation ni inflexion, monocorde et massive. Les quelques variations se limitent à quelques éclats de cris ou de rires. Le son — pas le volume, ce serait donner de l'amplitude et de l'harmonie là où il n'y en a pas —, le son est fort, violent. Une seule voix, une seule, comme si toutes trop longtemps retenues s'échappaient dans le désordre, mais s'échappaient, montaient en puissance, envahissaient tout le lieu car là serait la nécessité davantage que dans la teneur, là dans le bruit de la voix, de son mouvement même, sa manifestation, une voix, une voix réparatrice par laquelle les hommes deviennent groupe. La tessiture atteint son apogée quand, sur un même niveau de bâtiment, d'ouverture barrée de fenêtre en ouverture barrée de fenêtre, la voix tente de circuler et circule cahin-caha sur les langueurs délicieuses. La voix : ce sont de longs appels, d'interminables ondulations phrastiques, l'intonation n'existe pas, elle tuerait toute tentative de transmission. La voix : ce sont des efforts démesurés pour s'infiltrer dans les murs, en jaillir et ignorer les barreaux, elle le fait emplissant d'inquiétude et d'impatience l'extérieur carcéral. La voix (sa force) reste libre ici, s'affermit, elle s'affirme, mue à la mesure des urgences, celles qui me sont étrangères. Un jour on sortira. On est entré, on sortira. Non l'intonation n'existe pas, seul l'élan d'un élan sonore qui s'élance et s'arrache à l'incarcération, une incantation. Une incantation. Elle parvient jusqu'à moi, j'entends les appels aux barreaux, les nécessaires confessions aux fenêtres, je les écoute, ils ne me sont pas destinés, ça ne me regarde pas, je les écoute. Je les écoute sans que rien ne m'en détourne, je les vole. Leur message ne reste pas entre eux, perd toute confidentialité au moment d'être prononcé. Il est su et entendu par tous, les étrangers à cette parole, à sa destination, exclus d'elle, non désirés mais inévitablement présents, curieux ou blasés, là au milieu d'elle entre lui et lui. Tant pis l'urgence passe outre, fait fi de cette intrusion spontanée, de cette légale violation facile, elle la tait, elle n'existe pas, c'est eux avant tout, eux surtout. Un jour on sortira. On est entré, on sortira. Un jour on sortira. On est entré, on sortira. Ensuite ils arrivent. Deux à deux, seuls et en groupes. Annoncés par la voix. La reconnaissance et une poignée de mains. Systématiquement. C'est la règle, eux qui le veulent. Une



l'étouffer définitivement – contre le désir perdu le désir qui dure, qui dure, qui dure. Ça ne sert à rien je te l'avais bien dit, fais-moi confiance bon sang, au moins une fois dans ta vie, je ne t'ai jamais menti, quand je te mens je te protège donc ce n'est pas mentir ça, je te garde près de moi, mon tout petit, mon bébé, tu es fort, ça va finir alors attend encore un peu, comme ton père, ton père aussi est fort, très fort, c'est pour ça d'ailleurs qu'il ne vient pas te voir, il ne veut pas venir et puis il est claustrophobe. Dehors il ne parle pas de toi, il dit qu'il lui manque un doigt à sa main droite, que même s'il lui en reste quatre celui qui manque n'a pas disparu, il est rentré dans sa chair, dans sa paume et ronge les autres, ses frères, ronge leur origine et leur naissance, il dit que c'est eux qui lui font le plus mal, plus que toi, que celui qui manque je veux dire, le doigt qui manque, celui-là il ne le sent plus, c'est pour ça que je dis qu'il est fort, il vit amputé d'un doigt qui fait souffrir les quatre qui lui restent, moi j'ai encore tous mes doigts mais ils me font tous mal, très mal, c'est pour ça que je viens, tu comprends, je veux guérir, guérir avec toi. Quand je touche tes doigts la douleur se calme, disparaît et se déplace très loin, avant même que tu ne naisses. Ton traitement est ma délivrance, deux fois par semaine, une demi-heure, c'est toi mon fils qui me guérit de toi. Vous savez pour l'instant je suis en prison, je n'ai pas encore été jugé, mais Ma Vraie condamnation je la verrai dans les yeux de Ma Mère à chaque parler. Je pense que les rêves ne devraient pas être accessibles, sinon à quoi sert le paradis ? La mère les ramène à eux. Elle aussi, elle surtout rappelle que dehors existe encore, que la vie ne s'amenuise pas éternellement en un espace clos où il est impossible de voir très loin, alors là tu peux essayer, impossible, il y a toujours des têtes incarcérées, des dos incarcérés, des yeux et des pensées incarcérés qui t'empêchent d'y voir quelque chose, que la vie ne s'éteint pas finalement sous des plafonds et dans des murs barrés où il est impossible d'oublier le temps suspendu, alors là tu peux toujours essayer, impossible, ça gueule, ça chiale partout, y'en a toujours un pour demander ton silence, pour détrousser ton silence, pour inquiéter et polluer ton silence, y'en a toujours un comme ça. Mais la mère vient. La mère est là. Elle prend le sac de parler bourré de linge, l'extrait, le déplie, le respire, le garde, en essuie ses larmes, le lave enfin et le ramène purifié, gonflé par l'air de la maison, parfumé à ses mains, à son corps, l'odeur de papa aussi je la sens, ma chambre blanche et le couloir, les frères ont la même odeur, le sac est prêt à exploser, double de volume quand tu le ramènes et ils ne s'en aperçoivent même pas, ça ne sonne pas quand tu passes avec lui au contrôle, sous le portique de sécurité qui

pourtant ne sait faire que ça, sonner. M'enfourer à l'intérieur familial et attendre dedans et n'en ressortir que la peine expirée, la peine expirée. Mais l'air trop vite s'échappe ici, trop vite le sac désenfle, trop vite il débande et commence à puer, il faut revenir, je ne respire plus, revenir vite. Mais la mère vient. La mère est là. Elle prend le sac bourré de loques, l'extrait, l'ouvre, les prend dans ses mains, y crache dedans, les déchire, les reprise, bien sûr les lave et ramène le sac purifié, gonflé par l'air de la maison, c'est toujours la même odeur, c'est toi qui la donne, il y a encore papa, j'entends la rue, les voisins, pourquoi la boulangère n'est plus ouverte, les meubles grincent, la poussière brille dans le soleil, je respire tes mains fraîches qui ont lavé les sols, je respire l'haleine de tes baisers. Tu transformes le sac de parloir que je te laisse, il me revient dans son illégalité maternelle, celle qui ne sonne pas, celle qui déjoue tous les détecteurs de contrôle et tu me rejoins. Non tu ne me rejoins pas. Je ne sens plus rien. Tu es dehors, je traîne ici. Tu pleures plus loin et moi je ne sais pas. Celui qui ne m'a jamais porté aucune attention. Celui que j'ai tant aimé. Celui qui ne m'a jamais vu. Celle qui m'a tout donné. Celui qui m'a tout repris. Celui qui m'a tant rejeté sans regret. Celle qui a su me consoler dans les moments difficiles. Celui qui n'était pas là quand j'avais besoin de lui. Celle qui s'est privée. Celui qui était avare à en mourir. Celle qui venait me voir à tous les parloirs. Celui qui ne venait jamais parce qu'il était claustrophobe. Celle qui pleurait. Celui qui buvait. Celle qui m'a toujours couvert. Celui qui s'est toujours enfui. La mère retrouvée, il faut la garder, lui parler, lui dire que ça va, ça va on s'occupe, qu'on pense à plus tard, que c'est bien qu'elle soit là plusieurs fois la semaine. Quand tu viens la télé, le journal n'existent plus, tu es toujours accompagnée des plus fraîches infos, des dernières dépêches, tes paroles de l'info sont libres, pas comme la télé, le journal qui ont été fouillés et ont laissé leur vérité en passant sous le portique de sécurité. Ton information à toi, elle est pleine, gonflée de liberté, gonflée de ce que tu m'as donné et que je n'ai pu garder dans le gaspillage de vouloir être quelqu'un, dans la tentative d'être moins fils. C'est elle qui rit. Elle qui porte les nouvelles, fait les commissions aux uns, ramène l'affection des autres, accuse réception pour les uns et les autres. Elle voit, et c'est plus troublant, le visage épuisé et creusé, s'inquiète forcément de la vie ici, de ce qu'il reste de vie, voit au-delà des mots dans les yeux, que c'est accablant la tentation de toujours mal faire, de se mal comporter. Dans les yeux elle se dit que l'ouverture et les projets n'existent guère, il faut le reconnaître les marques resteront. Elle se laisse glisser vers une propension qui la conduit aux visites,

aux parloirs, mais la laisse stérile devant les maux du dedans, devant le massacre de son fils et sa chair ne peut rien attendre de ses allers et venues, ses courants d'air trop réguliers et rythmés par les règles de l'Autorité, elle vient, viendra toujours, mécaniquement elle vient, viendra toujours, sans regarder, une respiration qui n'apporte ni soulagement ni trémulation mais qui est là, implacable et rigide, qui est là parce que c'est la mère. Sa vie propre épouse la prison, s'abîme en elle sans plus de retenue, en désespoir de cause. Il a fait des conneries il est puni mais c'est un brave garçon, puni quand même, même si c'est un grave garçon, un brave garçon je veux dire, il n'y a que les conneries qui comptent, on n'a pas retenu son crédit, ça n'a pas compensé les conneries, je lui ai toujours dit ça ne sert à rien d'être brave si tu fais des conneries, on ne retiendra que les conneries, tu ne payeras que les conneries, on ne fera pas la différence avec que tu sois brave garçon. Y'en a qui ne sont pas braves garçons, qui font uniquement les conneries, lui non. Lui, une fois les conneries mais toujours brave garçon mais ça ne sert à rien je lui ai toujours dit. Maintenant tu payes. Mais c'est dur pour eux. J'espère qu'il peut réfléchir et que ce sera fini les conneries, au moins ça la prison mais je ne sais pas. Le plomb dans la tête. Elle délègue ses pouvoirs il semblerait, d'une certaine façon elle distille les responsabilités, après elle la prison va tenter quelque intimidation, quelque intervention sur la personne de son fils. La prison est une opération chirurgicale. Après ça ira mieux. Même si ça dure, même si la cicatrice apparaîtra, étrange nouveauté physique, même s'il faudra vivre et mourir avec, l'opération carcérale sera toujours visible insolente. Dans le meilleur des cas, camouflée, douloureux palimpseste. Ce n'est pas de ces opérations dont on sort rétabli, soulagé de ce au fond pourquoi on a été opéré. Ce qui est opéré ici reste indéfini, inconnu, il semble que ce soit par défaut, on opère sans projet d'apaisement, on opère pour opérer, c'est l'usage. Faute de rédemption légitime, le patient ira de convalescence en convalescence sans guérir jamais de son opération. La prison. Alors il s'agit bien de rendre visite comme on le ferait à un malade, à une accouchée, rendre visite et voir les changements marquer une constante progression dans l'entame, les suivre, s'en effrayer, s'y résigner et ne plus les remarquer à force de trop près les suivre. S'abîmer donc dans la prison de son fils. La faire sienne et attendre à son tour.

**EXTRAIT 3**

Entre la mère et la pute inventée il y a l'amante (épouse, concubine, copine). Il y a l'amante et l'enfant. Dit comme ça c'est clair, trop pour ouvrir les possibles, trop pour éviter les castes, trop pour ne pas s'imposer Grand spécialiste de la population carcérale en France (GSPCF). De marteler ainsi des poncifs et des contre-vérités met de l'ordre, rassure, on enfonce des portes ouvertes là où tout est barré : tiens et voilà les jeux de mots qui refoulent le malaise et insufflent l'écriture ! Oui mais ces classements, ces catégorisations sont irradiés de mes allers et venues, de mes simples passages. Ici on classe, on dénombre et on ponctue. Il n'existe pas de flottement du moins pas de flottement dans l'évocation de la femme, il faut faire vite, la nommer pour l'empêcher de disparaître, vite dire de qui l'on parle, détruire toute confusion, faire fi d'un reste de pudeur : il y a l'urgence de vivre et de se sauver. Alors moi j'essaie d'y voir clair et d'exister dans un vaste lieu infini que je ne connais pas, que trop détaché je ne peux connaître mais auquel je me sens tenu, un lieu tatoué qui agit sur mes heures, sur moi, mon passé, mon futur, un lieu accolé à ce que je suis, un lieu inconnu. Un lieu dont je découvre les marques et blessures sur les hommes, les adolescents. Moi je ne peux pas imaginer y rester une nuit, une seule nuit, l'envisager seulement. Dormir en prison. Pour eux une nuit c'est la liberté, la vie qui reprend, pour moi c'est ma mort, c'est ma peur. Je rentre et je sors. Je n'y vis pas, je n'y retiens pas ma vie, je n'y attends pas sans fin, j'y entre libre, j'en sors trois heures après, je le sais, je sais que je sors. Quand j'arrive devant la prison, avant de garer la voiture, je tourne sur le parking, une fois, deux fois, trois fois si je veux, je ne m'arrête pas tout de suite, je passe devant des places vides à la recherche de celle que je choisirai. Je jouis de ma liberté et je ne le sais pas, je ne sais pas que la liberté est de faire un tour, deux tours, cent tours si je veux, ne pas m'arrêter même. C'est mon luxe, mon petit rituel bourgeois quand j'arrive à Luynes, quand je suis si près de la prison, si près de la vie entravée. Je m'en délecte douloureusement. Avant d'entrer ensuite, je prolonge insolemment l'usage de ma liberté. Je téléphone de la cabine, face à la prison. Chaque fois je le fais. Systématiquement. Je téléphone à la maison devant la maison d'arrêt, j'appelle en toute liberté la liberté et l'amour, voilà, j'y suis, je vais y aller, à ce soir. Et puis je ne peux qu'y aller sans différer davantage. Peut-être encore, avant d'entrer, recevoir ce chœur de femmes massées – il y a des hommes aussi mais je ne les vois pas, je ne vois qu'elles, les femmes –, sublimes femmes arabes et africaines, belles dans leur douleur, dans l'Orient délaissé,

belles dans leurs yeux baissés, dans leur impatience et leur amour. Les femmes noires, géantes, les femmes arabes. Les souffles tièdes du vent les accompagnent, l'air chauffe leurs talons qui battent l'intérieur des savates de fortune. Leurs immenses tresses lourdes ne sont là que pour leur rappeler la chaleur, la leur marteler sur la nuque et dans le dos. Elles viennent s'enfermer un court instant avec eux, dilué dans le temps entre l'attente, partager la liberté dont ils sont sevrés, la leur donner. S'incarcérer en liberté auprès d'eux qui l'ont perdue, elles, qui l'ont perdue avec eux. Leur amour, leur désir attend derrière, être là et se perdre avec eux, ne pas trop parler tout de suite mais se sentir, mais se toucher, reconnaître les mains, les épaules, mais la bouche, la langue, mais le sexe, les seins, parler plus tard, très vite y arriver. Être là, venir et revenir, recommencer, ne plus savoir pourquoi l'on vient – comme la mère – ne plus y penser, tout naturellement s'en dispenser et ne se justifier que dans l'immédiat et l'éphémère, c'est la mécanique des parloirs, c'est la respiration des parloirs. Bon maintenant il faut vraiment y aller, sortir la carte orange qui me confère le statut officiel d'enseignant au lycée pénitentiaire, se fondre dans une démarche rectiligne et professionnelle, relever la tête, donner à l'étonnement et à l'effroi visage d'habitude, être de la maison merde après tout. Je suis à l'entrée. Porte verte. J'attends le déclic automatique d'ouverture (la décharge). Il arrive. J'entre pour ressortir bientôt. L'enfant fait partie des femmes de Luynes, il n'est pas détaché d'elles, il n'existe pas sans leurs visites. Elles peuvent venir sans lui, seules. Lui, non. Pas sans elles. Il facilite l'entrevue parfois, la rend moins frontale, détourne la tension des regards. Elles le présentent au père incarcéré, ils se regroupent autour de lui, parlent de lui, oublient dans l'occasion de parler d'eux. Il y a quelque chose qui ne se dit pas et dont il faudrait qu'on parle, qu'on arrive à se dire que pour que tu sois là je n'étais pas assez là, pas au même endroit mais là, là où tu n'as pas à te perdre, là où ma vie et la tienne se répendent, s'embrassent sur la bouche. Quand je dis pas assez là, j'étais toujours là mais peut-être pas bien là, tes yeux regardaient plus loin que moi, plus haut, ça qu'il faudrait qu'on se dise. Je rêvais de grandes fenêtres, de beaucoup de lumière mais ça allait comme ça, je voudrais te le dire maintenant, maintenant que tu nous échappes, que tu parles à ton fils, au milieu de nous. L'enfant, c'est le fils de Pierre qui vient voir son père pendant les vacances scolaires car il habite loin, en Espagne. L'enfant, c'est la fille de Yannick qui vient voir son père au travail. Ici, papa travaille et le travail c'est tout le temps, le travail c'est papa, pour voir papa on voit son travail, on va

au travail de papa. C'est un papa qui travaille beaucoup, pas comme celui de ta copine Marie qui revient tous les soirs, papa, lui, c'est un travail plus difficile, il gagne beaucoup d'argent, pour nous, pour toi, que tu grandisses, que tu sois contente. Qu'on lui a dit. L'enfant de Pierre parle peu, ne va pas bien en ce moment, sa femme n'est pas assez ferme, il a tout ce qu'il veut, il est trop bébé pourtant il a onze ans, mais je ne veux pas qu'il vienne trop souvent après il est perturbé. Il sait pour moi, il sait que c'est la prison, que je n'ai rien fait de grave et qu'ils se trompent mais c'est quand même difficile à comprendre pour lui, le camion à la frontière franco-espagnole, l'héroïne, le grand banditisme qu'ils disent. Mais il sait. La fille de Yannick ne sait pas. Elle vient voir papa au travail. Elle amène avec elle une petite révolution, se fait belle pour venir, les surveillants la connaissent, la plaisantent et rient avec elle, la prennent sur leurs épaules, elle court et embrasse son papa-au-travail. Elle avait seize mois quand il est parti travailler, elle a quatre ans aujourd'hui, elle aura douze ans quand il rentrera du travail. Elle ne sait pas la prison, elle ne sait pas les trente et un coups de couteau, elle ne sait pas tout le sang. L'enfant de Pierre sur la photo lui ressemble, il est avec son chien chez sa sœur, elle, elle a plus de poigne que ma femme, elle est très jeune ma femme, douze ans de moins que moi, je suis un peu son père pour elle, l'année prochaine je voudrais le faire rentrer en France et le mettre dans un collège privé pour qu'on le visse, il est très influençable et comme je ne suis pas là... Tu sais je lui ai dit que j'allais à l'école et que je passais l'examen, que ça le pousse un peu, mais non je ne lui dis pas, t'es fou, ne sais pas si je vais lui dire que j'ai raté, que j'ai eu cinq en français. La fille de Yannick se montre à l'intérieur du classeur de cours de son papa, une photographie couleur, brillante, anti-carcérale. Il la regarde. Il suspend les heures à son visage dans le jardin, n'écoute plus mes mots. Sa fille sans père sous son regard, sa fille qui file sans lui, au travail, en permanence, aux cadences exténuantes, sans possibilité de repos, de congé. Sa fille et lui. Le mensonge et l'amour. La vie de sa fille tendrement immergée dans son leurre et lui, seul, sans elle. Au travail.

---

**DIDIER CASTINO** est né à Marseille en 1966. Il intervient, chaque semaine, à la maison d'arrêt de Luynes où il y enseigne la littérature. Ces trois textes appartiennent à un récit intitulé *Dehors*.